

Les orientations sexuelles, les pratiques et la littérature

Marc Chabot and Sylvie Chaput

Number 72, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19301ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. & Chaput, S. (1998). Les orientations sexuelles, les pratiques et la littérature. *Nuit blanche*, (72), 51–53.

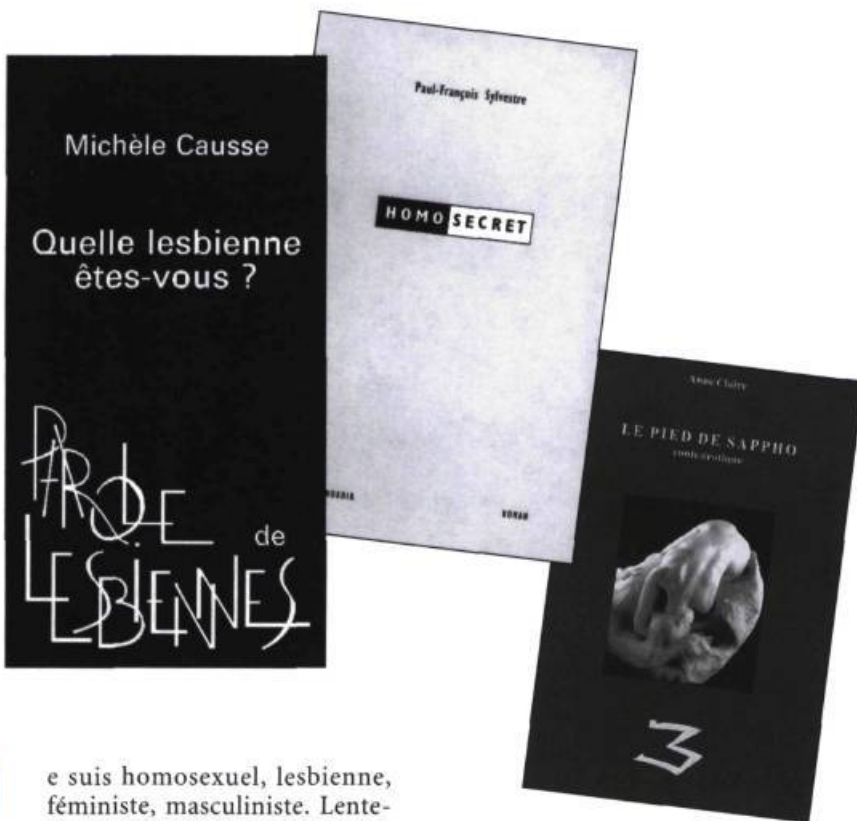


Les orientations sexuelles, les pratiques et la littérature

Les bijoux, aquarelle pour Les fleurs du mal, vers 1945, par Icart.

Par
Marc Chabot
et **Sylvie Chaput**

Ils et elles vivent dans un monde qui nie leur existence.
Pour exister, il leur faut exprimer leur identité.



Je suis homosexuel, lesbienne, féministe, masculiniste. Lentement, chaque groupe prend sa place, crée son genre, fonde sa librairie, organise ses propres manifestations littéraires. Le monde continue. Il se tasse un peu. Laisse de l'espace aux autres. Univers clos. Territoires limités, frontières avec passeport. Clientèle cible. Spécialisation.

On entre dans une librairie. Sur une table, un essai de Michèle Causse : *Quelle lesbienne êtes-vous ?*¹ Un essai qui s'adresse à une clientèle particulière. Juste à côté, deux livres de Paul-François Sylvestre : *Homosecret* et *Homoreflet*², une autre clientèle. Et, pour finir, au bout de la table, Anne Claire, *Le pied de Sappho*³, conte érotique.

Mon univers, ton univers. Mon monde, ton monde. Ma littérature, ta littérature.

La littérature n'aurait-elle pas besoin de respirer plus profondément ? Écrivons-nous pour finir dans un univers clos ? Au départ, il y a une œuvre à mettre au monde, il y a une revendication d'existence, une parole différente, pas seulement un sexe, pas seulement une idée à défendre.

Mais où en sommes-nous ?

Il faut des lieux de production pour exister. Il faut des lieux de production pour faire naître une autre parole. Mais ces lieux risquent d'encourager la ghettoïsation. Et le monde n'écoute pas cette parole nouvelle et autre. Il y a des maisons d'édition qui ressemblent aux chaînes de télévision spécialisées. Sur la 8 une secte, sur la 12 la météo, sur la 15 les sports, sur la 21 les films. L'univers ne s'ouvre pas, il se fragmente.

En d'autres temps

Sur cette même table, *Le prince des ouaouarons*⁴, de Marc Gendron, et deux livres parus aux éditions Des Femmes : *OR, les lettres de mon père*⁵, d'Hélène Cixous, et *La maison*⁶, de Lou Andréas-Salomé.

À une époque pas très lointaine, nous lisions sans savoir et nous apprenions ensuite. Par exemple qu'Edward Morgan Forster, célèbre pour *Route des Indes*, n'avait pas voulu publier *Maurice* de son vivant parce que ce roman racontait ouvertement un amour homosexuel (l'explication est un peu plus complexe, mais il faut faire court). Les choses ont changé. Ce qui était un handicap ou un objet de scandale peut être un atout. Situation similaire pour George Sand ou George Eliot. Un pseudonyme masculin faisait plus sérieux, permettait à ces écrivaines (pour un temps du moins) d'échapper à la catégorie « littérature de madames ». Aujourd'hui, on les lit en grande partie parce qu'elles sont des femmes.

Autour de cette table d'ouvrages gais et féministes, les livres sont disposés selon des subdivisions semblables à celles que l'on trouve dans toute librairie sérieuse : romans québécois, romans étrangers, essais québécois, poésie, théâtre, sciences humaines, sciences pures, spiritualité, informatique, voyages, livres pratiques, SF, BD, policier, littérature jeunesse, beaux livres. Des subdivisions fondées sur

l'origine des auteurs, le genre, la discipline, le public visé.

Évidemment, il faut bien que les clients, les lecteurs, s'y retrouvent. Mais... ?

Ségrégation de fait

Comme si sept livres ne suffisaient pas, ajoutons-en un huitième, qui n'est pas une parution récente. *Patries imaginaires*⁷. Dans l'un des textes de ce recueil d'articles et de conférences, Salman Rushdie s'élève contre la notion de « littérature du Commonwealth », qui s'est répandue dans les années 80, malgré la résistance de bon nombre des auteurs qu'elle est censée englober. Rushdie avait cru appartenir à la littérature anglaise. Il découvrait que la catégorie « littérature anglaise » était désormais réservée au Royaume-Uni et flottait au-dessus de la « littérature du Commonwealth », dont les représentants n'étaient étudiés qu'en fonction de leurs particularités nationales ou régionales.

Tous les motifs de discrimination peuvent devenir des étiquettes ou des étendards. La nationalité, la langue, le sexe, l'orientation sexuelle, la couleur, la religion, l'âge, les convictions politiques, le statut social. On est traité avec mépris. On brise le silence. On s'affirme. On s'affiche. Les semblables y trouvent du réconfort, de la matière à réflexion. Les autres croient que cela ne les concerne pas. Ou se risquent à lire pour constater l'ampleur de leur différence. Toutes ces littératures particulières pourraient se regrouper sous un vocable comme Parti pris. Elles annoncent leurs couleurs, ou bien on leur en colle une. Elles se situent en périphérie... de quoi au juste ? Serait-il simpliste de dire : en périphérie de quelque chose comme la collection « Blanche » de chez Gallimard ?

Finalement, on se rendra bien compte un jour que ces écrivains et écrivaines font de la littérature. Mais il arrive aussi que l'on se serve de la littérature pour soutenir l'idéologie. Ce qui fait généralement une très mauvaise littérature. Qu'elle soit gaie, communiste, socialiste, fédéraliste ou n'importe quoi...

Anne Claire échappe à tout cela dans *Le pied de Sappho*. Un magnifique conte érotique. La petite Sappho naît non seulement avec un sexe, mais avec deux, pourrait-on dire, puisqu'elle a aussi un instrument de jouissance greffé au pied. Elle fait l'envie de plusieurs, mais elle ne sait pas trop non plus comment vivre avec cette *infirmité*.

Elle sera initiée par une tante, Salomé, qui, malgré tout, profite légèrement de la petite. Comment ne pas exploiter ses talents lorsque l'on tient un bordel ?



Il y a Julien, le poète, qui voudrait bien sortir Sappho de cette maison du plaisir. Il y a une histoire d'amour, il y a une écriture. Il y a un véritable conte érotique. Une réussite.

Pour Paul-François Sylvestre, c'est autre chose. La littérature et la poésie sont au service de l'homosexualité. Ce qui nous laisse avec un roman militant et une poésie militante. Ça se lit, puisque les livres sont très petits. L'enchantement n'est pas au rendez-vous. Quelques petits moments de bien-être, tout au plus.

Quelle lesbienne êtes-vous ? est un essai, plus précisément une conférence. Michèle Causse est en guerre contre ce qu'elle nomme la vision *androcentrique* de la littérature. Elle cherche ailleurs. Elle cherche chez les femmes, chez les lesbiennes. Or, là, l'identité n'est pas encore claire ou elle est tourmentée. Là aussi on a encore peur de se dire. On a encore peur d'être. Il y a un problème : « L'inexistence de l'individu sexuée au féminin comme productrice de champ symbolique... » Oui. Mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire non plus d'établir, à l'intérieur du mouvement des femmes lesbiennes, une nomenclature aussi spécifique. Il y aurait les vraies et les fausses, les peureuses et les affirmatives, les femmes clichées et les battantes. Bref, il vient un moment où ces subdivisions inquiètent.

Pourtant, il faut lire *Quelle lesbienne êtes-vous ?* Il y a là des questions incontournables. Il y a là un objet de réflexion important.

Le prince des ouaouarons, de Marc Gendron, commence sur un ton résolument frondeur. On croirait lire un manifeste à la gloire de la bite dressée et de la rencontre éphémère. Le narrateur,

qui se moque de la tendance des hétéros à faire du baratin, des ménages gays (« nostalgie de la poire coupée en deux ») et du corps féminin (« oursin épineux », « pis bêlant »), avait comme projet de convertir le désir en art de vivre. Cloué à un lit d'hôpital, il raconte ses souvenirs à un dictaphone en attendant le diagnostic. Puis, le ton change, on passe à une sorte de fable où la *gayté* est célébrée avec des allusions bibliques. Le narrateur s'accroche à son récit, en refusant de se faire des illusions sur la littérature, pour narguer la mort, tout simplement. « Habiter un corps (grandir jouir souffrir mourir) signifie : être en manque avant de disparaître. » Ponctué par des variantes de la formule de Descartes (« je bande, donc je suis », « je me souviens, donc je suis », « je gis, donc je dis »), le texte acquiert en fin de compte une sorte de grandeur tragique : « Je suis lumière, donc je m'éteins ».

Deux auteurs au-dessus du discriminatoire

Dans *Or*, Hélène Cixous écrit : « Les livres ont été créés comme objets doués de forces surnaturelles pour mettre une illimite aux limites. » L'histoire racontée dans ce livre-là a toutes les apparences de la vérité. Un demi-siècle après la mort de leur père, son frère découvre des centaines de lettres adressées à leur mère avant leur naissance. Hélène Cixous n'a jamais cessé d'invoquer son père. À présent, elle a faim

de lire ces lettres, et pourtant quelque chose la retient. Cet homme qui avait l'âge qu'a maintenant son fils à elle se découvrirait-il semblable au souvenir qu'elle en a gardé ? Elle « tremble entre deux pères ». Retarde la lecture. Ce dont elle se souvient, ce qu'elle a appris par ailleurs afflue, se mêle à ce qu'elle peut imaginer de ce père médecin, allemand vivant en Algérie, amoureux, atteint de tuberculose, confronté à la menace fasciste. Fascinant compte rendu d'un parcours sinueux dans la mémoire et l'imaginaire, où Cixous se joue des conventions de la langue avec une liberté féconde.

Un gynécologue consciencieux et sûr de lui, Frank Brandhardt ; sa femme Anneliese, autrefois pianiste ; leur fille Gitta, impulsive, qui va épouser Markus, un médecin qui fait des expériences sur les guenons ; leur fils Balduin, qui voit trop de beauté et deviendra poète ; Lotti, leur petite fille morte ; Renate, l'amie intellectuelle et célibataire ; les domestiques ; la chienne Salomon, le hérisson Justus. Tels sont les personnages de *La maison*. Écrit en 1904, paru en 1921, ce roman de Lou Andréas-Salomé est une réussite remarquable. Phrase souple, caractérisation précise des personnages, souci du détail et, surtout, finesse de l'analyse des idées, des sentiments et des mobiles. « Avant même qu'il eût fini de parler, et tandis que quelque chose en elle se révoltait encore contre ses paroles et que son âme cherchait à se cacher devant lui, elle le savait : déjà elle lui donnait raison, déjà elle était prête à désirer ce qu'il désirait, à désirer avec ferveur tout ce qui de la vie de son mari devenait sa vie à elle, femme. » C'est aussi une étude très ambiguë sur la sujétion consentie par les femmes. Malgré tout ce que l'on peut dire contre les étiquettes, on se prend à rêver que l'auteure ait donné quelques indices sur ses propres positions... **NS**

1. *Quelle lesbienne êtes-vous ?*, par Michèle Causse, Parole de lesbiennes, Paris, 1996, 72 p.

2. *Homosecret* et *Homoreflet*, par Paul-François Sylvestre, Le Nordir, Ottawa, 1997, 49 p. et 51 p. ; 10 \$ chacun.

3. *Le pied de Sappho*, par Anne Claire, Prix Trillium 1996, Trois, Laval, 1996, 191 p. ; 19,95 \$.

4. *Le prince des ouaouarons*, par Marc Gendron, XYZ, Montréal, 1997, 120 p. ; 16,95 \$.

5. *OR, les lettres de mon père*, par Hélène Cixous, Des femmes / Antoinette Fouque, Paris, 1997, 199 p.

6. *La maison*, par Lou Andréas-Salomé, trad. Nicole Casanova, Des Femmes / Antoinette Fouque, Paris, 1997, 334 p.

7. *Patries imaginaires*, par Salman Rushdie, trad. Aline Chatelin, Christian Bourgois, Paris, 1993, 456 p. ; 44,95 \$.